



REVUE DE PRESSE

UBU ROI

CRÉATION AU THÉÂTRE DE CHÂTILLON

d'après Alfred Jarry

Adaptation et mise en scène
Jérémie Le Louët

LE 14 NOVEMBRE 2014

LA TERRASSE

Le portail des arts vivants



JÉRÉMIE LE LOUËT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

COLLECTIF ASSOCIÉ AU THÉÂTRE DE CHÂTILLON, LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES SIGNE UNE ADAPTATION LIBRE, DÉSTRUCTURÉE ET HABILLEMENT POTACHE D'*UBU ROI*. UN SPECTACLE QUI FAIT MOUCHE.

Réfléchir aux codes de la tradition théâtrale, aux possibles de l'interprétation, à la place du spectateur dans la représentation... Tels sont les axes de recherche et de questionnement qui animent la Compagnie des Dramaticules, collectif artistique créé en 2002 par le comédien et metteur en scène Jérémie Le Louët. Après *Affreux, bêtes et pédants* en janvier dernier, la compagnie associée pour trois ans au Théâtre de Châtillon s'empare d'une des œuvres emblématiques de l'histoire de la modernité théâtrale : *Ubu roi* d'Alfred Jarry. Ceux qui connaissent le travail des Dramaticules se doutent qu'il n'est pas question, pour les six comédiens présents sur scène (Julien Buchy, Anthony Courret, Jonathan Frajenberg, Jérémie Le Louët, David Maison, Dominique Massat – tous excellents), de se conformer à la vision traditionnelle dans laquelle est souvent enfermé ce texte devenu un classique. Plutôt qu'à la trame de la pièce, c'est à l'esprit parodique et contestataire que sous-tendait sa création scénique, en 1896, que Jérémie Le Louët a souhaité s'intéresser.

ENTRE SATIRE ET HOMMAGE

Et il le fait de façon brillante. Ne retenant des cinq actes d'*Ubu roi* que les principaux épisodes, jouant de nombreuses mises en abyme, de ruptures dans la (sur)théâtralité et l'avancée de la représentation, d'échanges avec le public, multipliant les renvois, les ajouts, les facéties, les changements de perspectives, cette création éclatée nous gagne, très vite, à la cause du théâtre libre et totalement décloisonné qu'elle fait surgir. Il n'y a pourtant à peu près rien, ici, que l'on n'ait pas déjà eu l'occasion de voir dans d'autres propositions visant à la même remise en cause des assujettissements théâtraux. Mais ce qui, ailleurs, a pu parfois sembler creux, complaisant, voire superficiel, révèle ici un travail profond et plein d'intelligence. Dans cette version d'*Ubu roi*, l'exigence ne cède jamais le pas à la facilité. A grands coups de fumigènes, d'images vidéo, d'excès de jeu, de clairs-obscurs, d'airs d'opéra, de références shakespeariennes..., Jérémie Le Louët parvient à l'exact équilibre entre satire et hommage. Car de l'intensité, et même une forme d'éclat, naissent par moments de ce joyeux capharnaüm. Finalement, en faisant ainsi imploser le théâtre, le metteur en scène lui adresse une souriante déclaration d'amour.

L'HUMANITÉ

UBU DÉSINHIBÉ NE PASSE PAS À LA TRAPPE

D'une farce de potache, Alfred Jarry (1873-1907) fit un brûlot jeté sur la scène le 10 décembre 1896. *Ubu roi*, d'abord destiné à des marionnettes, devint du coup un superbe jeu de massacre. André Breton, dans son *Anthologie de l'humour noir*, vit dans ce personnage de tyran grotesque, proche de l'art brut, « l'incarnation magistrale du « soi » nietzschéen-freudien qui désigne l'ensemble des puissances inconnues, inconscientes, refoulées, dont le moi n'est que l'émanation permise ». Soit, mais comment monter, de nos jours, cette fable dûment codée, à gros ventre (« gidouille ») et juron (« Merdre ! »), sachant que dans son jus initial, tant de fois réchauffé, la farce a désormais du mal à prendre ? Jérémie Le Louët, à la tête de la Compagnie des Dramaticules, adapte le texte, qu'il met en scène en jouant Ubu en personne. Il n'y va pas par quatre chemins pour s'avouer libre.

Il sont six (Julien Buchy, Anthony Courret, Jonathan Frajenberg, Jérémie Le Louët donc, David Maison et Dominique Massat, mère Ubu plutôt gironde), tantôt homme, tantôt femme, qui changent de rôle comme de chemise. L'ordinaire panoplie ubuesque n'étant pas de mise, ça fait plutôt Monty Pythons au royaume d'Absurdie qu'est la Pologne de Jarry, c'est-à-dire « nulle part ». Et ça marche, ça galope même, avec un cheval très haut sur fond d'écran vidéo mouvementé. Tout est à vue, au fil d'un perpétuel emportement vocal et gestuel, car il faut bien que jeunesse se vive dans un déferlement d'énergie où ne s'oublie pas le côté *Richard III* et *Macbeth* de la chose. C'est à visages nus, à grand renfort d'oripeaux travaillés et de moches perruques, que l'emporte in fine cet hommage à Jarry sur le squelette du théâtre avec ses os, ses muscles et ses tendons.

JEAN-PIERRE LÉONARDINI – L'HUMANITÉ – DÉCEMBRE 2014

FRANCE 3

Paris - Île-de-France

Le Théâtre de Châtillon présente *Ubu roi* d'après Alfred Jarry, une pièce orchestrée par la jeune Compagnie des Dramaticules qui, comme dans l'œuvre originale, s'affranchit des codes et des conventions théâtrales pour surprendre le spectateur et créer sa propre vision du théâtre. On y parle d'abus de pouvoir et d'abus de violence avec un vrai parti pris de mise en scène. Voilà une belle performance de comédiens.

JEAN-LAURENT SERRA – FRANCE 3 – L'AGENDA CULTURE DE NOVEMBRE 2014



JONATHAN FRAJENBERG, JÉRÉMIE LE LOUËT ET DOMINIQUE MASSAT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

LES DRAMATICULES CONTINUENT DE DYNAMITER LE THÉÂTRE AVEC *UBU ROI*

JÉRÉMIE LE LOUËT POURSUIT SON EXPLORATION DE LA THÉÂTRALITÉ ET S'ATTAQUE AU MYTHIQUE *UBU ROI*. UNE CRÉATION DENSE ET MULTIPLE À L'IMAGE DE CE TEXTE INCLASSABLE !

Après le très beau succès de sa création *Affreux, bêtes et pédants* notamment au dernier festival d'Avignon, la Compagnie des Dramaticules pousse le curseur un peu plus loin dans le questionnement sur le théâtre et se met encore une fois en danger. Utilisant comme matériau de base le célèbre *Ubu roi*, Jérémie Le Louët va brutaliser la pièce à de nombreuses reprises pour mieux en faire exploser l'outrance, brouillant les limites entre personnages et acteurs. En effet, il met en scène ici une troupe jouant à jouer cette pseudo-farce décadente sur le pouvoir. Comme dans leur précédente création, les acteurs sortent ainsi régulièrement de leurs rôles et révèlent, non sans une forme de violence jubilatoire, le quotidien de la troupe entre petites aigreurs et guerres d'égo démesurées.

Pourtant, *Ubu roi* est finalement plutôt pauvre du point de vue dramatique, son intérêt étant surtout lié à l'histoire de sa création et son statut d'anti-théâtre lors de sa première représentation. Jarry, en s'appropriant ce texte au Théâtre de l'Œuvre, brisait à l'époque tous les codes et tentait d'établir une nouvelle vision de la scène, un théâtre d'avant-garde, sorte de prise de pouvoir absolue de la jeunesse face à une scène sclérosée par l'académisme ambiant. Associée à la créativité des Dramaticules, la pièce devient un manifeste brûlant de la contestation, une invitation jouissive à dynamiter les vieilles conventions. L'écho est parfaitement trouvé avec la réflexion sur le statut de l'artiste entamée sur *Affreux, bêtes et pédants* mais aussi avec la figure du monstre chère au travail de Jérémie Le Louët. Ils sont ici pathétiques ces monstres, vils et peu glorieux mais qu'ils sont drôles aussi ! La compagnie s'en donne évidemment à cœur joie pour s'approprier ces personnages minables, à l'image de Julien Buchy, acteur irrésistible dans chacune de ses prestations.

C'est donc un mariage heureux avec le théâtre de l'absurde et le surréalisme de Jarry, un mariage qui fait naître sous nos yeux une destruction fantastique de la scène, un déluge de pulsions libératrices. On ressent d'ailleurs une forme de radicalisation dans le travail de Jérémie Le Louët. S'il exploite à bon escient les matériaux scéniques contemporains tels que la vidéo-projection, saluons par ailleurs la géniale trouvaille de la scène du cheval, il tend également de plus en plus à pousser le spectateur dans ses retranchements. Dans un sublime chaos, la pièce de Jarry constitue ici un appel à l'affranchissement des codes, une apologie de l'absurde et surtout un terrain de jeu infini pour les propositions déjantées de la Compagnie des Dramaticules.

PLUS DE OFF



DOMINIQUE MASSAT ET JÉRÉMIE LE LOUËT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

L'UBU ROI DES DRAMATICULES : LE SACRE DU CINGLANT

IL Y A DÉCIDÉMENT DE LA BRAVOURE, ET DU GÉNIE, CHEZ JÉRÉMIE LE LOUËT : APRÈS LE FÉROCE ET ROSSANT AFFREUX, BÊTES ET PÉDANTS, LE VOICI FONÇANT D'EMBLÉE EN HORS PISTE, DANS UNE PRISE DE RISQUE MAXIMALE.

Le metteur en scène, emmenant dans son sillage ses Dramaticules (Dominique Massat, Julien Buchy, Anthony Courret, Jonathan Frajenberg, David Maison, tous parfaits dans un jeu fort exigeant), engage sans tarder une partie de bonneteau avec Jarry, et surtout avec le spectateur, dans les réserves d'un théâtre, ou un hangar, où sont entreposés accessoires et costumes.

Ubu roi à la sauce Le Louët n'est jamais là où on l'attend, mais revient toujours là où il doit être. Il ne ressemble à un aucun autre *Ubu roi*, donne même l'impression de ne plus être *Ubu roi*. Et pourtant... Et pourtant on ne peut faire plus *Ubu roi* : c'est l'essence de la pièce et, au-delà de la pièce, de ce que le théâtre peut être pour rester vivant, que Le Louët, pressurant le texte, les personnages, l'action, extrait goutte à goutte.

Et quoi de plus inexact à propos de cette mise en scène que de dire qu'elle est déstructurée, punchline « tarte au citron » du commentateur qui se croit en cuisine ? Jérémie Le Louët présente une merveille de structure narrative, dont la rigueur, primordiale pour que l'ensemble tienne, se dissimule derrière les multiples écrans de fumée que ses acolytes et lui prennent un malin plaisir à multiplier, et au milieu desquels on se surprend à rire, et copieusement.

Blandine Vieillot à la scénographie (quel cheval !), Thomas Chrétien et Simon Denis à la lumière, au son et à la vidéo — cette dernière ayant une place capitale dans le déroulement et les intentions de la pièce — font feu de tout bois pour que ce théâtre ambitieux dispose des moyens de ses ambitions.

L'*Ubu roi* des Dramaticules ? Hardi, impétueux, incontournable.

LE LITTÉRAIRE

UNE SALUTAIRE RÉÉCRITURE QUI DYNAMISE LE PROPOS DE JARRY EN L'ACTUALISANT

La scène a l'allure d'une remise de costumes, d'accessoires. Bien sûr, on peut y répéter, mais elle semble dressée pour durer, comme figée par son bric-à-brac abandonné. En fond de scène, la vidéo semble montrer les acteurs qui se préparent. On craint une présentation didactique, lorsqu'un dit professeur vient présenter la pièce tout autant que défendre le principe de sa reprise. Mais on assiste bien vite à de nombreux changements de registres, propres à souligner, voire à accentuer, les outrances du texte : on passe de la fête au silence, de l'entente à l'altercation, voire au pugilat dégénérant en meurtre. Quelques trucages élémentaires (fumigènes, bruits de canons, cris) suffisent à représenter l'atmosphère de la bataille. La compagnie parvient même à nous rendre presque sympathiques les personnages de ce drame ridicule.

Le propos débridé donne lieu à des jeux de scène grotesques qui redoublent les non-sens en permettant du même coup de s'en distancier. La vidéo est utilisée au mieux : alternativement de façon ludique et dynamique, pour permettre la mise en perspective des personnages, souligner ce qu'ils doivent à l'artifice de leur rôle. Jérémie Le Louët n'hésite pas à faire des ajouts à la pièce de Jarry : de morceaux de discours célèbres du 20^{ème} siècle aux réminiscences d'*Hamlet*. C'est qu'il a souhaité adapter la pièce en n'en conservant que la trame, pour la nourrir d'impertinences telles que celles qui ont suscité l'accueil houleux lors de la première création. On assiste donc à une salutaire réécriture, qui dynamise le propos de Jarry en l'actualisant. Ludique et efficace, fleuri et joyeux.

CHRISTOPHE GIOLITO – LELITTERAIRE.COM – DÉCEMBRE 2014

LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE

UBU ROI REVU MAIS PAS CORRIGÉ

LES COMÉDIENS DES DRAMATICULES DYNAMITENT LE THÉÂTRE.

A-t-on le droit de bousculer une pièce, qui n'est pas vraiment une, sous le prétexte discutable que le dramaturge a lui-même taillé en morceaux les fondamentaux et les codes du théâtre ? En tout cas, dans le spectacle proposé mardi par les ATP-Georges Baelde, la réponse ne fait pas de doute. Le metteur en scène Jérémie Le Louët est parti à l'assaut d'*Ubu roi* hache à la main, taillant dans la pièce de Jarry, qui n'est d'ailleurs pas de lui, en n'en conservant que la trame. Au milieu d'un capharnaüm indescriptible, devant un écran vidéo mouvementé, la scène devient un terrain de jeu pour potaches agités et insolents aux pugilats acharnés et déjantés. Peu importe l'intrigue rapidement perdue de vue, ce qui compte c'est de laisser libre cours à la force de l'absurde, au vent de l'anarchie, au courant de la subversion surréaliste. Ogre de foire, tyran d'opérette, Ubu chevauche un cheval de bataille en carton. Le grotesque le dispute à l'inanité. On se croirait parfois chez les Monty Python. Les comédiens des Dramaticules, tous excellents, dynamitent le théâtre. Si Jarry se retourne dans sa tombe, c'est pour reconnaître les siens.

CALLIMAQUE – LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE – FÉVRIER 2015

LES TROIS COUPS

Le journal quotidien du spectacle vivant

UBU EST MORT ? VIVE UBU !

JÉRÉMIE LE LOUËT MONTE AVEC LA CIE DES DRAMATICULES UN UBU ROI SAIGNANT, SANS TROP DE SOUCI D'UNITÉ. IL EN RETROUVE LA PITRERIE ET LA BRUTALITÉ, LA VERDEUR ET L'AUDACE.

« Une sorte d'enculage ou, ce qui revient au même, d'immaculée conception » disait en substance Gilles Deleuze de sa conception de l'histoire de la philosophie. « Je m'imaginai arriver dans le dos d'un auteur et lui faire un enfant qui serait le sien et qui serait pourtant monstrueux. » Jérémie Le Louët fait pareil sort à l'histoire du théâtre, qu'il prend à revers, dépoussiérant *Ubu*, qu'il monte dans le dos de l'auteur.

Tiens, qui est-il l'auteur ? Le metteur en scène malicieux se plaît à rappeler que le jeune Alfred Jarry n'y est en réalité pas pour grand-chose. Et d'ailleurs, pour presque rien : il n'aurait pas écrit une ligne *Des Polonais* – titre initial de la pièce. S'il est bien l'instigateur de la farce représentée au Théâtre de l'Œuvre en 1896, les auteurs de ce morceau de bravoure burlesque sont Charles et Henri Morin, des amis du jeune lycéen. On imagine aisément les étudiants potaches croquer leurs professeurs chenus, mués en doctes boursoufflures, composant une sanglante partition à sauts et à gambades, piquant ici du latin de cuisine appris la veille et là un fragment d'histoire mal ingurgité. C'est un prof de physique, M. Hébert, qui donne la forme au Père Ubu, devenu l'andouille métaphysique en chef pour la postérité.

Là où l'ensemble de ses compères ont cherché l'unité d'une pièce qui a abdiqué toute ambition de dramaturgie réglée, Jérémie Le Louët renoue lui avec l'explosion initiale d'une comédie vengeresse de jeunots facétieux. Son parti est pris : l'esprit de préférence à la lettre – c'est-à-dire aussi dans le ciel des lettres, *Ubu* ne brille pas par son grand style, disons plutôt une comète littéraire dont la tête est dada et la queue surréaliste.

CE BRASIER D'HUMOUR ET DE VIOLENCE.

Par où commencer ? Un prof minable, membre de l'Association des amis de Jarry tente une explication préliminaire, dans sa veste en velours poussiéreuse, remplaçant Jarry dans l'histoire du théâtre mondial et français, en cherchant l'unité et la folie protocolaire... Les étudiants dans la salle se bident. Suit un pétard mouillé expressionniste où le « merdrerre » emphatique traîne en longueur, avec pose et effets de manche. Mais les palotins de service n'ont pas même le temps d'assommer leur auditoire (moi, en l'occurrence) qu'ils sont sortis sans trop de ménagement, par Jérémie Le Louët qui déboule de la salle sur le plateau.

Et ainsi la pièce débute, vraiment cette fois. Il tabasse l'Ubu de pacotille, prend sa place et lui vole sa gidouille – grande idée – qu'il jette au loin. Foin d'artifices et de préciosité, on dégrossit le mammoth théâtral, pas de respect pour Ubu ; il mérite mieux ! La Compagnie des Dramaticules s'attelle à le dérider avec obstination. Pas de coulisses ni de décors massifs : tout est à vue, sans tricherie de bout en bout.

Après *Affreux, bêtes et pédants* – une satire franche du monde culturel français, dont on peut craindre que le message ait été trop bien reçu par les édiles et les premiers intéressés –, Jérémie Le Louët enfonce le clou avec les formes, poursuivant la démolition initiée par Jarry. Du théâtre à coups de marteau, qui cogne les mystificateurs de tout poil. Sus aux boursoufflés, à la trappe les imposteurs ! Ubu est mort ? Vive Ubu.

LA GALERIE DU SPECTACLE

Le magazine du Théâtre et de la Marionnette



JONATHAN FRAJENBERG, ANTHONY COURRET, DOMINIQUE MASSAT, JÉRÉMIE LE LOUËT ET JULIEN BUCHY © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Un fatras de décor est entassé à vue : portants chargés de divers costumes, accessoires, une table de banquet où trônent fruits et tête de veau factices, un cheval de bois de plusieurs mètres de haut, en deux dimensions et monté sur des tréteaux à roulettes. Les régisseurs sont partie prenante de cette accumulation visuelle, installés à une table derrière leurs ordinateurs aux côtés de caméras et projecteurs. Un immense écran de projection s'étend en fond de scène. Nous entrons à la fois dans la salle de spectacle et dans les coulisses, dans le dispositif technique : ici nous verrons tout.

Un présentateur s'avance pour nous introduire le sujet. L'histoire, nous la connaissons tous plus ou moins : celle du Père Ubu qui, poussé au vice par la sournoise Mère Ubu, assassine le roi de Pologne Venceslas pour prendre sa place sur le trône. Mais sitôt la chose faite, Ubu rendu avide de richesses et pouvoir devient un monarque bien pire que tout ce que le pays aurait pu connaître. Viennent la révolte du peuple et la guerre contre les Russes. Soit.

Ce conférencier s'empêtre dans un discours interminable. Il évoque au passage la toute première représentation d'*Ubu roi* où Jarry, à l'époque, avait présenté son œuvre par un discours pareillement confus et soporifique. Des rires commencent à fuser dans la salle. Finalement, il ajoute combien il est fier de nous présenter ce spectacle, interprété pour nous par une troupe (soit-disant) amateur.

Et effectivement, ce à quoi nous assistons semble promettre le fiasco total. Première scène, le couple Ubu surgit de derrière des portants en ratant leur entrée. Poses exagérées au possible et jeu grandiloquent, c'est très poussif voire mauvais. Des couacs se font voir, comme la gidouille d'Ubu qui glisse un peu ridiculement. Mais derrière cette surface, on sent déjà la précision impeccable des comédiens qui maîtrisent leur jeu.

Cette introduction nous présente l'*Ubu* tel qu'il fut joué et rejoué depuis sa création. Le Père Ubu imposant derrière sa gidouille énorme, les r de la « merrrdrrre » qui roulent fortement déclamés ; des mises en scène où le texte prime, seul prétexte au spectacle. Une esthétique que l'on ne questionne plus et qui, à force de tant d'évidence, voit son sens s'étioler.

Mais très vite, dès la seconde scène, l'Ubu se verra détrôné par un autre comédien : bondissant sur le plateau, il lui arrache la gidouille sacrée. Hurlements et coup de flingue en l'air, ACTE 2 SCÈNE 2, le choc est annoncé : les convenances du style vont être dynamitées pour notre plus grand plaisir. Et n'espérez plus une fidélité empirique au texte à présent. Malléable, il ne sera pas le point central de l'œuvre mais prétexte à la dérision et au spectaculaire, pour finalement renouer avec sa signification première.

Le thème majeur de la face politique est mis au goût du jour : l'utilisation de caméras ou téléphones portables, retranscrivant en direct les actions sur grand écran, évoque immédiatement la relation du politique aux médias. Venceslas nous fait part d'un fervent discours sur l'avenir de la Pologne, tel que l'on pourrait l'entendre aujourd'hui à la télé. Une scène de meurtre filmée au portable par la Mère Ubu ramène au réflexe du témoin actif seulement via son écran, ces images amateurs parfois diffusées aux JT. Jusqu'au public même qui, posté sur les gradins, devient peuple de Pologne intégré à l'image vidéo, l'auditoire d'un meeting ou d'une émission télé...

Et en règle générale, cet *Ubu roi* questionne la place donnée au spectateur. Nous sommes parfois volontairement malmenés par des tensions, des gênes (un long moment de vacuité en plein milieu du spectacle), des explosions, de la violence, du fracas et des ruptures ; cela pour nous pousser à réagir au spectacle, le vivre et finalement s'y intégrer. Jusqu'à inviter le public à monter sur scène pour participer aux festivités de couronnement, où la timidité de la salle doit se rompre pour permettre à la représentation d'exister pleinement. Ce rapport entre permissivité et une trame parfaitement ficelée fait que sans jamais risquer l'approximation nous désirons prendre part à cette énergie.

La réalité du théâtre vient parasiter la pièce, comme une radio dérégulée. De brèves coupures dans le jeu font ressurgir le comédien présent derrière le personnage : des trébuchements amènent un « putain ! » trop spontané pour être prémédité, tandis que certaines scènes sont parfois interrompues par des tensions entre les membres de la compagnie – quand il ne s'agit pas d'une engueulade suivie d'une grosse baston. Ainsi Ubu ne sera pas tyran que sur le plateau, le comédien qui l'interprète passant lui-même pour un chefaillon de théâtre.

Le réalisme n'est de toutes façons pas l'effet recherché ici. Qu'il s'agisse des lumières trop vertes (« par ma chandelle verte ! »), trop rouges ou trop bleues pour se faire oublier, ou de la distribution aberrante qui propose une reine en homme moustachu engoncé dans sa robe, un prince héritier bien adulte en tenue d'écolier et cartable, nous sommes sans cesse rappelés au travail qui se construit sous nos yeux.

Cette mise en abyme constante du théâtre dans le théâtre sous-tend l'ensemble de la pièce, et la scénographie y participe également. Ainsi nous verrons un régisseur, projecteur en main, suivre les comédiens pas à pas pour les éclairer à la perfection, ou courir sur scène au même titre que les acteurs.

Les moyens techniques mis en œuvre, sans être faramineux, intensifient le spectaculaire et la folie ambiante : explosions, faux sang, machine à fumer et confettis, décorum baroque, surchargé et coloré en tous sens... *Ubu roi* nous en met plein la vue à peu de frais. Les comédiens jubilent à faire les idiots et cette joie enfantine de la destruction, ce chaos maîtrisé à la perfection, nous rappellent ce que c'est que le spectacle vivant. Jarry voulait foutre un grand coup de pied à une culture trop convenue ; c'est manifestement le chemin qu'emprunte aujourd'hui la Compagnie des Dramaticules. En martyrisant le père comme lui l'avait fait en son temps.

LISA DUMAS – LA GALERIE DU SPECTACLE - JUILLET 2015

L'ALSACE

UBU ROI... EN MARCHÉ !

LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES A FAIT EXPLOSER CE GRAND CLASSIQUE, POUR LE PLUS GRAND BONHEUR D'UN PUBLIC POTACHE.

On ne nous fera pas ici le coup de la pièce « formidablement moderne ». La Compagnie des Dramaticules, en résidence à Troyes et Juvisy-sur-Orge, emmenée par son metteur en scène et comédien Jérémie Le Louët, adapte, revisite et déstructure l'œuvre d'Alfred Jarry *Ubu roi*, pour en faire un spectacle contemporain plus proche du talk-show que de la pièce qui fit scandale en 1896 au Théâtre de l'Œuvre.

Certes, les fondamentaux y sont et, dans sa première partie, le texte original est intact, construit autour des néologismes qui firent sa gloire. Nous sommes bien dans la « merdre » et le Père Ubu débarrassé de son ventre « cible » s'attaque au roi de Pologne, pays de nulle part, pour prendre sa place, tuer les nobles et saigner la populace sur son « cheval de phynances ».

CAMÉRA MOBILE

Là s'arrête le théâtre désincarné de l'époque, dont on comprend bien qu'il fut une tempête surréaliste, pour devenir cette mise en abyme drôle, efficace et spectaculaire voulue par Jérémie Le Louët. La scène, bien qu'envahie par les colifichets disparates, est dominée par un écran géant qui sera le lieu précis de la mise en scène. D'ailleurs, la pièce se joue avant le début, dans une rigolote bagarre entre comédiens, filmés dans leur loge.

La vraie fausse introduction d'Alfred Jarry est parodiée dans un style pseudo-scolaire. Les comédiens quittent leurs oripeaux, saisissent le micro, embrassent une caméra mobile et nous prennent à témoin. Le long discours du peuple du nouveau roi de Pologne, serré dans son complet, entouré de ses partisans, est le grand morceau de bravoure des Dramaticules. On croirait voir et entendre quelque candidat à la future présidentielle. Mêmes promesses, mêmes mots, mêmes incantations : « Vous n'êtes pas la question, vous êtes la réponse. »

CHENILLE

Les tableaux, respectant vaguement l'original, font exploser dans le meilleur sens du terme le dispositif scénique où l'écran, la caméra bientôt dirigée sur le public et les projecteurs mobiles participent de ce happening déjanté. Le public est invité à danser la chenille sur scène et dans la salle.

Vencelas est assassiné, les Russes massacrés, les Polonais rançonnés, le capitaine Bordure humilié et Bougrelas trahi... Jarry n'est pas trompé.

Les Dramaticules emportent une salle acquise dans leur tourbillon théâtraux, formidablement respectueux du texte mais bien décidé à dynamiter les convenances pour donner à voir et à entendre la petite musique du spleen contemporain. Et c'est dans le brouillard et au son du mélodramatique lieder de Richard Strauss *Im Abendrot* que nos guignols fuient vers la France matrice, méchamment heureux.

BARDAMU - L'ALSACE - FÉVRIER 2017

RUE DU THÉÂTRE

LA RENCONTRE D'UBU ET D'EISENSTEIN

EN S'ATTAQUANT À *UBU ROI*, LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES POURSUIT SA REMISE EN CAUSE DES CODES DU THÉÂTRE ACTUEL. ELLE PARVIENT AINSI À REDONNER À LA PIÈCE SON CARACTÈRE SCANDALEUX ORIGINEL.

On ne sait jamais trop à quoi s'attendre avec *Ubu roi*. Plus qu'avec aucune autre pièce du répertoire, on peut s'attendre à tout. Mais la liberté ainsi autorisée, parfois, se révèle embarrassante : elle s'apparente en effet à un moment existentialiste. C'est à chaque compagnie de faire ses choix et surtout de placer ses limites.

Il est possible de se contenter de conserver la grosse voix du Père Ubu et ses amples gestes pour les mettre au service de problématiques plus actuelles, mais on sait aussi que les Dramaticules n'aiment pas les demi-mesures. Par conséquent, la proposition de mise en scène de Jérémie Le Louët ne pouvait être que radicale. Poursuivant la réflexion entamée avec *Affreux, bêtes et pédants*, il questionne les nouveaux académismes, les postures des acteurs culturels qui font le théâtre, des directeurs d'établissements au public lui-même.

La mise en scène donne la sensation de tout laisser voir : les acteurs dans les coulisses avant la représentation, les techniciens en grève sur le plateau et même pendant un temps, le public filmé en direct. Le jeu mêle l'interprétation stricte de la pièce de Jarry et des retours réflexifs et comiques sur la place du comédien.

Sous les dehors d'un grand n'importe quoi, cet *Ubu* nous fait emprunter les montagnes russes. Il ne cesse d'explorer ce fil ténu, ce moment où le sublime à la Eisenstein bascule dans le ridicule.

Les scènes de bataille, la grande musique, les effets lumineux et la fumée sont déployés pour mieux laisser apparaître par contraste un tout petit nombre de comédiens, un cheval en carton et des armes en plastique. La langue du pathos est poussée à l'extrême tandis que les morts se relèvent sous les yeux du public pour aller changer de costume.

Toutes les conventions du théâtre classique sont ainsi abolies et la troupe prend un plaisir non dissimulé à s'aventurer du côté de l'humour des Nuls ou d'Alexandre Astier. Il est impossible de rendre compte de tout ce qu'on y trouve et la blague de potache peut apparaître comme un fil directeur. Elle n'est cependant jamais totalement gratuite et sert toujours l'idée du démantèlement de la tradition. On évite ainsi de sombrer dans le spectacle de la bande de copains qui viendrait imposer sur le plateau sa complicité autosatisfaite.

Il est particulièrement appréciable que, outre les coulisses, tout soit donné au public. Tout ce qui va être déconstruit est présenté sur le mode humoristique. Ainsi, le didactisme n'est jamais pesant et il permet d'éviter les effets de connivence sociale ou générationnelle. Au-delà de l'audace et de l'intelligence des questionnements, les Dramaticules proposent véritablement un théâtre pour tous et c'est, une nouvelle fois, ce qui fait leur force.

AURORE CHÉRY – RUEDUTHEATRE.EU – NOVEMBRE 2014

DERNIÈRES NOUVELLES D'ALSACE



JÉRÉMIE LE LOUËT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

LA TRIBU À UBU

LE ROI UBU, LA MÈRE UBU, LEURS AMIS ET LEURS ENNEMIS SONT VENUS SEMER UNE PAGAILLE THÉÂTRALE INDESCRITIBLE EXALTANTE CE MARDI À LA SALLE EUROPE, AVEC L'APPUI DE LA TRÈS DÉJANTÉE COMPAGNIE DES DRAMATICULES.

Écrite à l'origine par les frères Morin, camarades de lycée d'Alfred Jarry à Rennes, *Ubu roi* est présenté au public après quelques modifications en 1896.

L'écrivain voyait sa pièce comme un éclatement de toutes les conventions du théâtre, un affranchissement total des codes, une porte ouverte à toutes les audaces. La compagnie francilienne des Dramaticules a bien reçu le message et s'est empressé ce mardi de partager sa vision plus que débridée de la royale extravagance. La scène est jonchée d'accessoires, de matériel, l'espace occupé par les acteurs, des techniciens, et occasionnellement par le public. La langue de notre quotidien vient appuyer celle de Jarry, et la mise en scène intègre autant d'accessoires vieillots que de nouvelles technologies, investie le plateau autant que la salle.

Grand écart également côté son, où la musique peut être signée par Verdi ou par La Bande à Basile. Les Dramaticules puisent deci delà dans tout ce qui est à portée de main, pour porter haut l'esprit de Jarry, l'esprit ubuesque, pour créer une forme de cadavre exquis théâtral. Il reste néanmoins une trame où subsistent quelques fragments shakespeariens, où l'argent, le pouvoir, la trahison restent les maîtres mots. Délire psychotrope hilarant, l'*Ubu roi* version Dramaticules bénéficie aussi pour la représentation du soir d'un public d'adolescents extrêmement réactifs, interactifs et c'est tant mieux. Le théâtre est mort, vive le théâtre.

CHRISTOPHE SCHNEIDER - DERNIÈRES NOUVELLES D'ALSACE - FÉVRIER 2017

LA MARSEILLAISE



DOMINIQUE MASSAT ET JÉRÉMIE LE LOUËT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

UN UBU ROI QUI DÉCOIFFE !

Cette année les Dramaticules reviennent avec une adaptation très particulière de la pièce de Jarry qui va donner lieu à des moments véritablement savoureux.

Le texte n'est que le prétexte pour décrire encore une fois les obsessions du metteur en scène. Le pouvoir et les bassesses qu'il engendre sont cette fois encore au cœur de l'histoire. Nous sommes invités au sein d'une troupe où les amitiés, les inimités s'expriment au travers des mesquineries et petites bassesses qui se jouent en scène. Le metteur en scène, décrit comme un tyran capricieux, est le double du personnage d'Ubu. Il tyrannise encore et toujours ses malheureux acteurs, marionnettes humiliées entre ses mains jusqu'à leur révolte désespérée car perdue d'avance. La lecture à deux niveaux de l'histoire est extrêmement bien pensée et très bien jouée. La comédie du pouvoir, son absurdité, sa cruauté et son intemporalité éclatent quand les acteurs mêlent le texte original d'hier et les discours des hommes politiques de tous bords d'aujourd'hui.

Le décor, les spectateurs, qui sont des éléments à part entière de la dramaturgie, le texte, l'utilisation de la vidéo, tout se mêle pour nous donner une impression de désordre immense allant crescendo, de blague potache, de bouffonnerie alors que tout n'est que ballet millimétré et rigueur. On rit beaucoup même si ce rire est toujours grinçant. Les acteurs sont tous impeccables. Il en faut du talent pour faire de cette farce une pièce énergique et enlevée qui marquera c'est certain cette 50^{ème} édition du festival.

MARIE-DO MORACCHINI - LA MARSEILLAISE - JUILLET 2015

THE ARTCHEMISTS

Générateurs d'Étincelles Culturelles

L'UBU ROI DES DRAMATICULES : UN CHAOS SUPERBEMENT MAÎTRISÉ

Il faut que je commence par évoquer l'histoire de cette pièce, pour ceux et celles qui ne la connaîtraient pas. Donc *Ubu roi*, pièce de Jarry, ... non écrite par Jarry. Eh oui, la farce débute ici. En 1885, Jarry demande à deux de ses camarades de lycée, les frères Morin, de remanier un texte qui caricaturait un de leurs professeurs et s'intitulait *Les Polonais*. Après avoir été jouée au sein des appartements familiaux, la pièce est publiée en avril 1896 et connaît sa première représentation en décembre de la même année. L'absurde et le surréalisme du sujet, à l'époque, provoquent un véritable scandale.

Le pitch : le Père Ubu assassine le roi Venceslas de Pologne, et il prend le pouvoir ; il fait tuer les nobles « J'ai l'honneur de vous annoncer que pour enrichir le royaume, je vais faire périr tous les Nobles et prendre leurs biens », puis ceux qui l'ont aidé à faire son coup d'État. Cependant, Ubu roi, doit faire attention au fils du roi déchu Venceslas, le prince Bougrelas. Père Ubu est tout au long de l'œuvre mené en bateau par sa femme, qui va lui voler son argent, l'obligeant à la fin de la pièce à fuir le pays avec ses généraux.

Et c'est là qu'intervient le génie de la Compagnie des Dramaticules ; ils se sont servis de la matière riche de cette histoire pour organiser un chaos maîtrisé, un bordel structuré, une folie gérée. Brillante, leur mise en scène est une perpétuelle mise en danger pour tous les acteurs : Julien Buchy, Anthony Courret, Jonathan Frajenberg, Jérémie Le Louët, David Maison, Dominique Massat qu'il faut citer car ils sont talentueux, il émane de chacun d'entre eux une véritable aura dans la composition des rôles.

Jouer de soi-même, quitter son rôle, pour parler de soi, mais composer tout de même avec sa propre image (la scène sur les subventions dans le milieu théâtral est savoureuse), c'est quitte ou double pour que cela prenne. Et la Compagnie des Dramaticules réussit haut la main l'exercice, par un travail minutieux, mais aussi certainement en partie car ils se connaissent bien. On ressent leurs complicités sur scène. Ils font régulièrement de nous spectateurs des acteurs à part entière, nous interpellent au sens propre et figuré du terme, nous filment, font exploser à nos oreilles des airs d'opéra, nous font venir sur scène. Il faut également nommer Thomas Chrétien, Simon Denis et Blandine Vieillot qui effectuent un superbe travail sur la scénographie, le son, les lumières et la vidéo.

Tous ensemble, ils transposent ce texte qui date d'un siècle dans notre monde contemporain, avec une facilité déconcertante : ils utilisent nombre d'artifices, toujours dans un but précis, nous situent au cœur de l'action pour nous livrer une réflexion très concrète au milieu de toute cette absurdité qui nous saute au visage. Le but d'un artiste est d'offrir sa vision subjective d'un texte, d'un sujet et de nous l'offrir afin de nous procurer des émotions. En ce sens, cette troupe a gagné son pari, personne ne ressort de la salle sans parti pris !

CYNTHIA CHARTON - THE ARTCHEMISTS - DÉCEMBRE 2014

LE BIEN PUBLIC

UBU LA BERLUE AUX FEUILLANTS

Mardi, Ubu posait sa chandelle verte sur le plateau du Théâtre des Feuillants et l'Association Bourguignonne Culturelle livrait à ses spectateurs un petit précipité d'indiscipline et de théâtre revu et corrigé par la verve lumineuse d'Alfred Jarry.

Pour cette version de ce texte fondateur, les commandes avaient été laissées aux mains de la Compagnie des Dramaticules, fidèle compagnonnage depuis les saisons précédentes. La compagnie s'est pourtant pris, cette fois-ci, les pieds dans les vers très libres de Jarry. Trop libres pour être apprivoisés de la sorte. Merdre !

On avait pu voir les Dramaticules plus à l'aise, précédemment, chez Ionesco (*Macbett*) ou Maupassant (*Le Horla*), à l'aise grâce à l'économie de moyen, un amour visible du répertoire (il attaquera ensuite de front Shakespeare et son *Richard III*) et une irrévérence bon teint.

Pour leur vision d'*Ubu roi*, ces trois qualités ne suffisent pas à supplanter une esthétique et une dramaturgie personnelle qui manquent de souffle et d'élan. Ce qui aurait pu être, avec un soupçon d'humilité, un joyeux bazar et une réflexion acide sur la fabrication du théâtre, reste au niveau de la baraque de fête foraine un peu triste et poussive.

C'est vraiment dommage car ces rejetons du camp indisciplinaire de Jarry avaient tout à gagner de ruptures de rythmes plus franches dans leur dispositif scénique. La débâcle du totalitarisme crasse et idiot du couple Ubu aurait passé la rampe et ainsi lancé quelques étincelles bienvenues. Re-merdre !

GUILLAUME MALVOISIN - LE BIEN PUBLIC - 22 JANVIER 2015

TOUTE LA CULTURE



DOMINIQUE MASSAT ET JÉRÉMIE LE LOUËT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

UBU ROI D'APRÈS JARRY PAR LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES

ALFRED JARRY ADAPTÉ À LA SAUCE DE LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES PROVOQUE UN SPECTACLE EXTRAVAGANT ET BIEN ENTENDU « UBUESQUE ».

Nous avons beaucoup aimé en janvier dernier *Affreux, bêtes et pédants* écrit et interprété par la compagnie des Dramaticules. Aujourd'hui, tout en conservant ce qui fait son originalité, l'équipe s'attaque à *Ubu* d'Alfred Jarry adapté et mis en scène par Jérémie Le Louët.

Ils sont jeunes, délirants et bourrés d'idées. Ce qui en soit est une aubaine lorsque l'on décide de monter une œuvre publiée en 1896 qui fut considérée comme précurseur du mouvement surréaliste et du théâtre de l'absurde. Comme l'indique dans sa note d'intention Jérémie Le Louët : « Artaud et Jarry sont les figures auxquelles je me réfère le plus régulièrement. Pas un de mes projets sans que leur sens de l'artisanat, leur violence dans l'humour, leur lucidité dans le chaos ne soient convoqués ».

Effectivement, l'intrigue est bien loin d'être le point de mire de cette réalisation. Ce qui résonne le plus ce sont les scènes qui s'entrechoquent, les changements de costumes et de décors à vue et les interventions d'un présentateur (ou d'un critique) qui ponctuent les actions. Le plateau est recouvert d'un fouillis inextricable et les comédiens s'accommodent fort bien de tout ce charivari. Entre folie, violence, humour et dérision, ils interprètent plusieurs rôles, se griment, se déguisent et maintiennent une cadence très soutenue durant toute l'œuvre.

Pour autant, l'histoire du père Ubu (Jérémie Le Louët) qui assassine le roi Venceslas de Pologne (Anthony Courret) afin de prendre le pouvoir, puis qui décide de tuer tous les nobles pour obtenir leurs biens donc enrichir le royaume, est bien dessinée. Il accomplit tous ces faits sur les conseils de La Mère Ubu (Dominique Massat) manipulatrice à souhait qui n'a qu'une idée : acquérir les richesses d'Ubu. Il faut aussi nommer Julien Buchy, Jonathan Frajenberg et David Maison soit six comédiens pour jouer dix-neuf personnages. Un exploit !

La seule remarque est que le style propre à la compagnie des Dramaticules, soit un rapport direct entre le public et les comédiens, une certaine façon de l'interpeller, de lui parler directement et ces cassures de rythme pour revenir au réel, risque de devenir un automatisme qu'il va falloir maîtriser. Que ceux qui ont aimé *Affreux, bêtes et pédants* n'hésitent pas à découvrir ce nouvel opus et ceux qui ne connaissent pas encore le travail de cette compagnie qui est en résidence durant trois ans au Théâtre de Châtillon, courent vite voir ce spectacle totalement loufoque qui se joue jusqu'au 29 novembre.

LA TERRASSE

Le portail des arts vivants

UN APPEL À LA LIBERTÉ CRÉATRICE

APRÈS AFFREUX, BÊTES ET PÉDANTS, SATIRE MORDANTE ET FOISSONNANTE DE LA VIE CULTURELLE FRANÇAISE, LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES POURSUIT SON ŒUVRE ET S'ATTAQUE À UBU ROI, INSOLENTE PIÈCE DE JEUNESSE ROMPANT JOYEUSEMENT AVEC LA TRADITION. SOYEZ PRÊTS À UNE JUBILATOIRE MISE EN CRISE DE... LA REPRÉSENTATION !

La Terrasse Pour quelles raisons avez-vous voulu mettre en scène *Ubu roi* ?

Jérémie Le Louët Par ce que cette pièce est un appel à la liberté créatrice. Aujourd'hui, les artistes doivent de plus en plus se conformer à des critères de format, de genre, de mode... Notre dernier spectacle, *Affreux, bêtes et pédants*, attaquait les formats et les postures. Notre *Ubu roi* s'inscrit dans cette dynamique : libre, non linéaire, sarcastique et affranchi de toute révérence.

La Terrasse Comment rendre compte de l'aspect provocateur et transgressif de l'œuvre ?

Jérémie Le Louët *Ubu roi* est aujourd'hui considéré comme un classique, non comme une œuvre de subversion. Et aussi impensable que cela puisse paraître, il y a un « académisme Ubu » avec son imagerie indémodable : le personnage du Père Ubu grossissant sa voix et roulant les R avec sa gidouille. Le carton pâte est devenu, par habitude, l'esthétique officielle et le public y est complaisamment infantilisé. Nous malmènerons cette imagerie. Dans notre spectacle, l'insolence passera par une remise en question des attentes du spectateur, par une mise en pièces de la tradition, des codes et des stéréotypes.

La Terrasse Pourquoi avoir choisi de mettre en scène l'histoire d'une troupe jouant *Ubu roi* et se déchirant en la jouant ?

Jérémie Le Louët Si l'on juge la pièce d'un point de vue strictement littéraire - ce que l'on aurait tort de faire -, *Ubu roi* est une œuvre bien pauvre. Peu d'esprit, peu de poésie, peu de philosophie... Mais on ne peut séparer la pièce de son histoire, celle d'un téméraire jeune homme de 23 ans qui a décidé d'opérer une rénovation du théâtre par le théâtre, dans les cris et les huées. *Ubu roi* est une œuvre de chaos où l'on passe son temps à se brutaliser et à se faire la guerre. Et dans l'Histoire du théâtre, c'est une formidable débâcle. Ainsi, il nous a semblé fondamental que la trame du spectacle suive celui des personnages, que le spectacle se détruise dans le temps de la représentation. Le chaos sera grotesque et absurde.

La Terrasse Comment interpréter de tels personnages ?

Jérémie Le Louët Je crois qu'il faut aborder tous les personnages d'un point de vue critique, en ayant bien à l'esprit qu'ils sont une attaque contre la mauvaise tradition, contre le théâtre sclérosé, les ramassis de tics, les situations usées et indigentes. Chaque rôle est à la fois un hommage et une moquerie.

La Terrasse : Quel type de théâtralité voulez-vous faire naître avec cette pièce ? Et avec quels moyens ?

Jérémie Le Louët Notre *Ubu* est d'abord un projet de jeu. Il y a un côté très enfantin dans le rapport des acteurs au plateau, une jubilation à se disputer, à détruire et à faire les idiots. Rappelons-nous que la pièce est une pochade de lycéens. Elle porte en elle toute la naïveté, la fougue et l'insolence de la jeunesse. Nous essaierons d'incarner cet esprit. En revanche, je crois qu'on ne peut pas être fidèle à l'esprit de Jarry sans être infidèle à sa lettre. Il n'y a pas de sacralisation du texte dans notre *Ubu roi*, où apparaissent interpolations, citations et critiques. C'est une mise en crise obstinée de la représentation à laquelle nous avons affaire. Et dans cette entreprise de démolition, je crois que Jarry ne demande qu'à être brutalisé.

PLUS DE OFF



DOMINIQUE MASSAT, JONATHAN FRAJENBERG, ANTHONY COURRET ET JÉRÉMIE LE LOUËT © LES DRAMATICULES

Plus de off *Macbeth* en 2005, *Richard III* en 2012, *Ubu roi* maintenant. En quoi le thème de l'ascension par le crime vers le pouvoir, et l'exercice tyrannique de ce pouvoir, est-il intéressant d'un point de vue théâtral ?

Jérémy Le Louët C'est une thématique éternelle, c'est l'Histoire de l'humanité. Elle a toujours passionné les hommes, au-delà des scènes de théâtre. On y retrouve la vanité, l'embrigadement des hommes, la cruauté, le remord... Personnellement, j'ai été très marqué par ces célèbres vers de *Macbeth* :

« La vie n'est qu'une ombre qui marche, un pauvre acteur
Qui se démène et se pavane sur la scène du monde, son heure durant,
Et puis on n'en parle plus. C'est la fable,
Racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur,
Et qui ne veut rien dire ».

Ces vers hantent tous mes spectacles. Shakespeare évoque, bien sûr, la condition dérisoire de l'homme et le chaos de l'existence, mais il envisage aussi la vie comme une scène de théâtre, et regarde l'homme ayant pêché par vanité comme un pitoyable cabotin. Au théâtre, j'aime ce rapprochement entre réalité et fiction. Dans les farces et les tragédies sur le pouvoir, c'est le champ de la manipulation qui m'intéresse. La représentation est une manipulation et le spectateur y est invité à se positionner, à exercer un sens critique. *Macbeth*, *Richard III*, *Ubu roi* mettent en parallèle le rôle de l'individu dans l'Histoire et celui du spectateur dans la représentation. C'est, pour moi, l'essence du théâtre.

Plus de off Pourrait-on dire que la Compagnie des Dramaticules poursuit sa route dans un esprit « à la Jarry », faisant fi du conformisme et des froissements de tôle qui peuvent en découler, avec notamment la prise de risque qu'est le très offensif *Affreux, bêtes et pédants* ?

Jérémy Le Louët Tout à fait, les questions du conformisme et du formatage sont toujours au cœur de nos réflexions, même si nous avons pu constater que certains programmeurs jugeaient ces questions embarrassantes. *Ubu roi* est un appel à la liberté créatrice. Aujourd'hui, les artistes doivent de plus en plus se soumettre à des critères de format, de genre, de mode... La frilosité ambiante et la dictature du « produit culturel » l'imposent. Notre spectacle *Affreux, bêtes et pédants* s'attaquait aux

postures et au paramétrage des désirs. *L'Ubu roi des Dramaticules* s'inscrit dans cette dynamique : libre, non linéaire et affranchi de toute révérence. Je crois que le projet de Jarry était de détruire le théâtre dans ses aspects les plus repoussants, c'est-à-dire sa mauvaise tradition, ce qui est sclérosé, figé. Notre spectacle prône la destruction de la théâtralité par la théâtralité. C'est à la fois une satire et un hommage.

Plus de off Votre compagnie s'appuie depuis ses débuts sur un noyau dur de comédiens. Pouvez-vous esquisser un portrait des comédiens qui jouent *Ubu roi* ?

Jérémy Le Louët Difficile de résumer chacun en quelques mots. J'aurais trop peur de les caricaturer, de les réduire à des « types » d'acteurs, ce à quoi nous tentons d'échapper en revendiquant une palette de jeu très large. Dans *L'Ubu roi des Dramaticules*, nous sommes six comédiens avec des tempéraments très différents : Julien Buchy, Anthony Courret, Jonathan Frajenberg, David Maison, Dominique Massat, et moi-même. Mais ce noyau ne serait pas complet si je ne nommais pas aussi Thomas Chrétien et Simon Denis, respectivement créateur lumière et créateur son de la compagnie, et régisseurs qui sont avec nous sur scène dans ce spectacle. Je crois que nous partageons tous le même regard critique sur notre métier, la même générosité sur le plateau et un sens aigu de l'autodérision.

Plus de off Vous reprenez cette année *Le Horla* que vous avez créé en 2010. Est-ce un rôle qui exerce une sorte de possession sur vous ?

Jérémy Le Louët Non, c'est un rôle puissant mais je n'assimile pas le travail de l'acteur à un envoûtement. Il faut être en pleine possession de ses moyens pour porter ce texte, cette intensité qui s'élève jusqu'à la transe. Quand j'utilise le mot « transe », je ne parle pas d'hystérie mais d'une hyper-maîtrise qui permet un dépassement de soi-même. Posséder le rôle est donc pour moi l'enjeu, et non pas l'inverse. Après cinq années de tournée, c'est un spectacle qui reste très périlleux, tant au niveau de son interprétation que de sa réalisation technique. C'est, je crois, ce qui fait sa vitalité et sa force.

Plus de off Le répertoire de la Compagnie des Dramaticules s'étend chaque année. Avez-vous déjà en tête une liste de pièces que vous souhaitez mettre en scène dans les années à venir, ou bien le choix des pièces s'effectue de manière plus erratique, selon l'évolution de vos inspirations au fil du temps ?

Jérémy Le Louët Mon rapport au théâtre a toujours été d'ordre sacré : rapport à la langue, au geste, au cérémonial de la représentation. *Macbett*, *Hot House*, *Salomé*, *Le Horla*, *Richard III* se sont inscrits dans ce rapport à la théâtralité. Avec *Affreux, bêtes et pédants* et notre *Ubu roi*, nous opérons une désacralisation, une destruction. *Richard III* a marqué la fin d'un cycle : nous étions au cœur d'un texte biblique très puissant qui se terminait par un appel au chaos. Après *Richard III*, nous sommes partis de ces ruines pour reconstruire autre chose. Je n'ai pas une liste de pièces à « monter » dans les années à venir. Chaque création ouvre des perspectives nouvelles. *Affreux, bêtes et pédants* a fait naître *L'Ubu roi des Dramaticules*. Ce dernier nous entraînera vers *Don Quichotte*, que je mettrai en scène à l'été 2016 au Festival Les Fêtes nocturnes de Grignan et qui sera en tournée en 2016/2017.